

Québec français



## La chanson en images

Gilles Perron

Number 135, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55562ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Perron, G. (2004). Review of [La chanson en images]. *Québec français*, (135), 98–99.

# La chanson en images

de Gilles Perron



Leloup ou Leclerc, on le reverra sur scène

Exit, Jean Leloup  
La tribu, 2004

Depuis *Menteur* (1989), un premier disque qu'il avait rapidement renié comme ne lui

ressemblant pas, Jean Leloup a toujours constitué un cas à part dans l'univers de la chanson québécoise. Celui qui n'a jamais voulu jouer d'autre jeu que le sien a encore surpris alors qu'à 42 ans, plus populaire que jamais, il annonce la mort de son personnage chantant et décide de redevenir Jean Leclerc, prêt à passer à autre chose. Il affirme avoir fait le tour de ce qu'il peut donner en chanson et préfère se tourner vers l'écriture de fiction ou le cinéma. Certains – dont je suis – sont sceptiques et s'imaginent que, Leloup ou Leclerc, on le reverra sur scène : souvenez-vous du titre donné à son premier album ! En attendant, il nous laisse son testament sous la forme d'un précieux boîtier comprenant deux disques (deux heures de musique en spectacle) et un DVD, « La mygale jaune », où quatorze chansons, entrecoupées de propos de l'artiste, permettent de vivre ou revivre la dernière tournée de Jean Leloup. Sur le premier disque musical, également titré « La mygale jaune », on retrouve les mêmes enregistrements que sur le film. Les chansons interprétées y sont relativement fidèles aux versions originales, avec l'énergie du spectacle et les cuivres de son « big band » en plus. Le deuxième disque, intitulé « Leloup Big band – Extras », est plus exubérant, plus éclaté, à l'image du personnage. Il comprend huit chansons dont plusieurs s'allongent (« La vie est laide » y fait plus de neuf minutes) pour laisser les musiciens, trombones et saxo en tête, s'exprimer. Entre les deux, c'est le premier disque qui est le plus près du Leloup dernière manière, plus acoustique, plus en contrôle, mais sans jamais perdre cette saine folie qui l'anime. Avec ce coffret, la sortiede Jean Leloup, qu'elle soit vraie ou fausse, est tout à fait réussie.



accents  
mélancoliques  
ou ludiques,  
dramatiques  
ou lubriques

Pierre Lapointe,  
Pierre Lapointe  
Les Disques Audiogramme, 2004

On reconnaît au Québécois Pierre Lapointe des filiations qui sont plutôt françaises, allant de Barbara à Bashung, mais plus particulièrement, dans la mouvance de cette « nouvelle chanson française » à laquelle appartient Delerm, sa manière n'est pas sans rappeler l'univers fabuleux de Thomas Fersen. Avec ce premier disque éponyme, Lapointe s'inscrit d'emblée en tête de liste de la relève de la chanson d'expression française. Ses textes, aux images parfois absurdes ou surréalistes, sont savoureux, impertinents, uniques et savent, entre des accents mélancoliques ou ludiques, dramatiques ou lubriques, dire la nature humaine : « Et on pleure, oui on pleure la destinée de l'homme ° Sachant combien, même géants, tout petits nous sommes » (« Tel un seul homme »). Ainsi la fascination pour la mort, dans « Le columbarium », est portée par la guitare joyeuse de Benoît Charest (dans le style qu'on lui connaît depuis *Les triplettes de Belleville*) ; et le narrateur réussit à nous convaincre que le columbarium, « C'est un endroit presque magique ° Qui ravive notre instinct tragique ». De même, l'histoire plutôt triste de la « Reine Émilie » nous fera néanmoins sourire, alors que tout le monde subit le charme mystérieux de cette hermaphrodite, vierge et mère porteuse d'une nouvelle génération de mutants : « On ne sait que faire ° Pour voir l'entrejambe d'Émilie ». Des étonnantes octogénaires, kidnapeuses et sensuelles (« Octogénaire ») au constat pessimiste de la superbe « Pointant le nord », la douzaine de chansons enregistrées par le jeune Pierre Lapointe lui permettent, avec un piano et une voix sachant donner toute la portée voulue à ses mots, de jouer sans crainte dans la cour des grands.



Kensington square, Vincent Delerm

Tôt ou tard, 2004

Avec son deuxième disque, Vincent Delerm continue de raconter des histoires en chansons inspirées par la littérature, le cinéma ou la musique. Après Fanny Ardant, Charles Bukowski ou Jean-Louis Trintignant (sur son premier album), c'est au tour de Patrick Modiano d'être le prétexte d'une chanson (« Le baiser Modiano »). Dans « Quatrième de couverture », la rencontre amoureuse se fait par le biais des intérêts littéraires communs : « trois cents pages sur la guerre d'Espagne ° le genre de chose qui nous éloigne ° un vieux sempé en livre de poche ° le genre de truc qui nous rapproche ». Et les autres chansons, toujours sur le mode de la nostalgie, parlent des filles « qui ont vu trois fois rain man ° celles qui ont pleuré balavoine » (« Les filles de 1973 ont trente ans »), ou égrènent les noms des artistes qui permettent de reconstruire l'univers varié du fils de Philippe Delerm : Mahler ou The Cure, Hervé Guibert ou Bourdieu, Fassbinder ou Rosanna Arquette défilent au gré des rencontres qui se font (« Le baiser Modiano ») ou ne se font pas (« Kensington Square »). D'une grande unité de ton, le disque de Delerm est écrit le plus souvent au passé, et le phrasé du chanteur, toujours un peu le même, ajoute à cette mélancolie exempte de tristesse que l'artiste semble vouloir privilégier.

une mélancolie exempte de tristesse

Versant jazz, volume 2,  
Sylvain Lelièvre  
GSI musique, 2004 (©2002)

Enregistré en novembre 2001, au Lion d'or (Montréal), le dernier spectacle du regretté Sylvain Lelièvre, *Versant jazz*, avait déjà donné lieu à un premier disque en février 2002, deux

mois avant le décès prématuré de Lelièvre. Ce deuxième disque, sorti à la fin du printemps 2004, complète le spectacle et nous offre surtout le privilège de retrouver l'auteur-compositeur-interprète à son meilleur, de constater que les grands artistes ne meurent pas.

Comme c'était le cas pour la première partie, on retrouve sur ce nouveau disque des chansons incontournables, comme « Petit matin », « Tombouctou » ou la « Lettre de Toronto » mais aussi plusieurs des belles réussites des derniers albums, dont « Je flâne en chemin », « Les choses inutiles », etc. Le titre du spectacle annonce évidemment la couleur musicale qui est à l'honneur : Lelièvre donne toute la place à sa tendance jazz, que l'on avait pu parfois reconnaître d'un disque à l'autre, tout au long de sa carrière. À l'occasion de ce spectacle, l'accompagnement et les arrangements lui permettent de faire valoir sa maîtrise du genre. Le résultat est chaleureux : on sent chez Lelièvre et ses musiciens le plaisir de jouer. Les deux disques issus du spectacle témoignent d'une rencontre unique et fort réussie entre la chanson et le jazz. Sur le DVD qui accompagne *Versant jazz, volume 2* (une quinzaine de minutes de chansons et d'entrevues), Sylvain Lelièvre dit qu'il « cherche une signature ailleurs ». On ne peut que constater qu'il l'avait trouvée, et regretter d'autant plus que cette signature n'existe plus qu'au passé.



Les beaux dégâts, Francis Cabrel  
Chandelles productions, 2004

Cinq ans après *Samedi soir sur la terre*, Francis Cabrel revient avec un nouvel album qui lui ressemble, sans extravagances, avec ses sonorités coutumières. Est-ce une mauvaise ou une « Bonne nouvelle », pour reprendre le titre d'une de ses chansons ? Cabrel fait du Cabrel, et c'est déjà pas mal, car il faut reconnaître qu'il a le sens de la mélodie et qu'il sait bien mettre à profit la musicalité inhérente à son accent du sud. Les deux premières chansons

de l'album illustrent l'oxymore de son titre, *Les beaux dégâts*. Dans la première, il en vient à la conclusion que « ça va finir ° Qu'on sera tous des faussaires », puisque partout autour de nous, tout est faux : « Fausses infos, fausses poitrines ° Fausses photos pour de faux magazines ° Faux guérisseurs, fausses fortunes ° Faux électeurs dans les fosses communes » (« Les faussaires ») ; la seconde, « Bonne nouvelle », est nettement plus optimiste, puisque « Dans la grande course d'obstacles », il n'empêche que « La vie me donne ce que j'attends d'elle ». Ailleurs, le contraste est moins évident : aucune autre chanson ne reprend le ton résolument critique de la première. Ce sont plutôt des mots simples pour des sentiments qui se veulent tels, l'amour étant un « ordinaire parcours » (« Qu'est-ce que t'en dis ? »). Le joyeux blues de « Télécaster », l'adaptation réussie d'une chanson de Bob Dylan (« S'abriter de l'orage ») s'ajoutent aux images simples et parfois convenues de Cabrel ; mais il faut bien l'admettre, la touche musicale de l'artiste est intacte et il sait encore séduire le plus grand nombre, comme en témoignent les milliers de copies déjà vendues au Québec ou en France.

